

Lacan phénoménologue

Lacan le réel. Un n'espace/temps de l'âme-a-tiers

Robert Alexander

Collaborateur scientifique à l'Université libre de Bruxelles

Chercheur associé à l'Université Saint-Louis – Bruxelles

« C'est un lieu où jamais aucun humain n'a, n'a eu, ni n'aura accès. C'est un endroit vide et sans fond où, sous le signe de l'éternité, se trouvent représentés en creux l'Unité et l'Infini, comme à l'encre sympathique sur un support d'absence. C'est là qu'est écrit le nom de Dieu. C'est un trou toujours déjà vide de tout temps dont découle l'efficacité du discours de chacun à condition qu'il ait bien voulu franchir le seuil de la mort (ou castration) symbolique. C'est l'endroit où se trouvent archivés à foison tous les outils nécessaires à l'exercice de l'art. C'est la demeure des trois grands 'A' : l'Art, l'Autre, l'Amour. On y trouve en nombre infini, toutes les lettres nécessaires à l'écriture d'un roman. Plus vous en utilisez, plus il y en a ! C'est l'endroit où l'infini (comme le hasard) est saisi dans sa négation, comme infini qu'il n'y a pas. Mais le fait de le citer même dans sa négation le fait exister comme lorsqu'on dit le centaure. Chacun sait qu'il a deux bras et quatre pattes et pourtant cela n'existe pas ! »

Charley Supper

extrait de *Naissance de la notion de Réel chez Jacques Lacan*

Aborder l'œuvre de Jacques Lacan, c'est réellement impressionnant ! Il faut bien l'admettre. En effet, déjà la quantité des textes est gigantesque : une thèse de doctorat en 1932 (*De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*), les *Ecrits* en 1966, les *Autres Ecrits* (entre autres *Télévision*, *L'Étourdit*, *Le discours de Rome*), et surtout les vingt-six *Séminaires* donnés entre 1953 et 1979. Au total, vingt-cinq années d'enseignement ininterrompu : plus de sept mille pages !

Le personnage, quant à lui, est également hors du commun, extravagant et charismatique. D'ailleurs, à son sujet, il nous semble que, d'emblée, deux écueils sont à éviter. Deux écueils qui versent dans l'excès. Le premier écueil est ce que nous appelons le 'lacano-lacanisme', surtout celui de certains psychanalystes qui ont tendance à faire du maître Jacques le seul et unique vrai psychanalyste, détrônant ainsi allègrement Freud en personne de son statut de père de la psychanalyse. Le 'lacan' y devient une sorte de culte de la personnalité, en somme une religion. Second écueil à éviter tout aussi bien, c'est la forclusion et l'ostracisation de Jacques Lacan par celles et ceux qui le relèguent au titre d'histriion clownesque, apparentant son discours à une rhétorique vide et absconse. C'est à une troisième voie que pour notre part nous convions le lecteur, une voie – un chemin – et une voix – une résonance – philosophiques, une double voi(e)x philosophique. Tout d'abord, parce que Lacan est, selon nous, philosophe, philosophe au sens noble et fort du terme. Il présente une attitude philosophique et développe une philosophie et pas n'importe laquelle : une philosophie du Réel. Afin de vous montrer ce philosophe en train de philosopher et de produire sa philosophie du Réel, nous proposons de considérer le corpus lacanien, ce véritable océan textuel, dans son ensemble. Et même si Lacan n'a pas écrit de traité de philosophie à proprement parler, l'intégralité des textes –

en ce y compris ceux émanant de son enseignement oral dans son Séminaire – est à prendre comme un Réel à déchiffrer, comme un hiéroglyphe ou un palimpseste, un Réel dont les difficultés philosophiques rencontrées sont à examiner et à prendre au sérieux pour elles-mêmes : les paradoxes pour eux-mêmes, les contradictions, les apories et les impasses pour elles-mêmes. Autrement dit, comme textualité à appréhender phénoménologiquement en la laissant se déployer sans en renfermer trop précipitamment le sens soit en sens unique soit en non sens.

Pas de traité philosophique à proprement parler mais, en revanche, Lacan n'a eu de cesse d'essayer de comprendre quelque chose de ce qu'il en est de nous, de notre Réel c'est-à-dire de notre humaine condition, de cette énigme de notre 'humanité', l'énigme même de notre incarnation, qui n'est rien d'autre que l'énigme de notre moi incarné, *leiblich*, de notre *Leib*, de notre *Leibkörper* et de notre *Leiblichkeit*, de notre corps de chair, de notre corps vivant, de notre corporéité vivante ; c'est-à-dire aussi de notre affectivité la plus fondamentale : lorsque nous désirons, lorsque nous aimons, lorsque nous jouissons ou lorsque nous n'y arrivons pas ou maladroitement. C'est de cela dont il est question chez Lacan et déjà c'est une modalité du Réel lacanien : l'énigme de notre vie. Que voulons-nous ? Que désirons-nous ? *Que veux-tu ?* demande Lacan ou bien *Ché voi ?* Que se passe-t-il donc lorsque la vie est devenue insupportable au point de vouloir en finir ou d'en finir tout simplement ? Inversement, qu'est-ce qui nous soutient ? Qu'est-ce qui permet de tenir, et de vivre cette vie ? Voilà l'interrogation lacanienne fondamentale : en définitive la question d'une affectivité archaïque, primordiale où se marque ce que Richir appelle la non adhérence et la non coïncidence à notre vie où une énigme se loge, à ce que Lacan nomme pour sa part le non-rapport du Réel, ce dernier laissant la place à la vie et à l'invention de soi, à la *réellisation de soi* proposons-nous, loin de la mort symbolique ou physique, loin des affects subis dans la psychose ou loin de la fixation sur la structure du fantasme. C'est de cela dont il est question chez Lacan. En somme, tout comme Antonin Artaud est un remarquable phénoménologue de la schizophrénie dans sa poésie et ses lettres, à son corps défendant, de la même manière Jacques Lacan est un phénoménologue du Réel dans son discours et sa théorie analytique. Artaud était schizophrène, Lacan était Réel, Lacan le réel avons-nous indiqué comme sous-titre. Nous allons tenter de comprendre ce que cela veut dire.

A cette fin et pour entamer notre parcours dans l'œuvre de Lacan phénoménologue, nous proposons une synthèse problématique de la question du réel chez Lacan en cinq axes principaux qui se retrouveront déclinés, développés et précisés tout au long de notre démonstration.

1. Lacan le réel, Lacan philosophe, Lacan la philosophie : *une philosophie du Réel*.
2. Lacan le réel, Lacan phénoménologue, Lacan la phénoménologie : *une phénoménologie du Réel, une réellisation de soi*.
3. Lacan le réel, Lacan le transcendantal : *un transcendantalisme du Réel*.
4. Lacan le réel, Lacan l'esthétique, Lacan *le transréel, une esthétique transréelle*.
5. Lacan le réel, Lacan psychanalyste, Lacan psychiatre : *la refondation lacanienne de la psychanalyse freudienne et de la psychiatrie classique*.

Développons chacun de ces axes de façon succincte et introductive avant d'entamer nos analyses :

1. Lacan le réel, Lacan la philosophie : *une philosophie du Réel*.

En 1975-76, Lacan écrit : « Ce qui est important, c'est le Réel » (XXIII 115). Le Réel lacanien, en effet, est l'élément fondamental de ce que nous appelons sa philosophie. Le Réel, c'est l'ombilic de Lacan.

2. Lacan le réel, Lacan la phénoménologie : la *réalisation du soi, une phénoménologie du Réel (une époque topologique et une réduction au rien que réel)*.

De l'analyse de ce Réel, de cet élément philosophique fondamental, de cet ombilic de l'œuvre lacanienne, qui mène à une véritable *époque*, à une réduction au rien que réel – qui mène à une *réalisation du soi* – se dégage une phénoménologie tout à fait originale, singulière et radicale, du réel qui nous semble, c'est la thèse que nous soutenons, se trouver à frayer au lieu même de la question du réel telle qu'elle est posée dans la phénoménologie contemporaine, en particulier dans la phénoménologie française contemporaine, et ce, au cœur d'une aire philosophique qui va de Merleau-Ponty, avec son concept de l'Être, de la chair et de la capacité ontologique, à Marc Richir avec celui du phénomène comme rien que phénomène, de l'inconscient phénoménologique, de l'affectivité et de la transcendance, en passant par Lévinas avec sa trace, sa caresse et sa phénoménologie de l'érotisme, Derrida et sa différence, Michel Henry et son thème de la vie, Jean-Luc Marion et ses phénomènes saturés ou encore, et entre autres, Henri Maldiney et son rythme, rythme de l'existence et tout à la fois rythme de l'œuvre d'art.

3. Lacan le réel, Lacan le transcendantal : le *grand R, un transcendantalisme du Réel*.

Et ce d'autant plus que le réel dont parle Lacan est foncièrement transcendantal, le *grand R* est condition de possibilité du 'système', du corpus lacanien dans son ensemble et de ce dont il est question en son sein. C'est le réel, dans toutes ses variations au cours de l'œuvre lacanienne, qui est son ombilic mais aussi comme son inconscient phénoménologique même, à partir duquel est structurée la possibilité de l'articulation philosophique fondamentale du discours analytique tout entier, de la théorie analytique, et de l'expérience analytique qui ne peut pas en être dissociée.

4. Lacan le réel, Lacan l'esthétique : le *transréel, une esthétique transréelle qui traverse, transperce et transcende par la création, l'invention et l'écriture*.

Lacan met en place implicitement une philosophie basée sur une esthétique phénoménologique transcendantale que nous baptisons de *transréelle*. Cette esthétique est une révision et une refondation complète de l'esthétique transcendantale kantienne. L'espace et le temps y subissent une subversion théorique en n'étant plus redevables du sujet de la connaissance mais bien du sujet de l'inconscient. En même temps, qui plus est, cette nouvelle esthétique *transréelle* est également comprise comme une réflexion qui traverse, transperce et transcende par l'invention, l'écriture et la construction du soi et de soi.

5. Lacan le réel, Lacan la psychanalyse, Lacan la psychiatrie : la *refondation lacanienne de la psychanalyse freudienne et de la psychiatrie classique*.

En outre, le traitement tout à fait original de la question du Réel par Lacan, comme élément philosophique fondamental d'une *esthétique phénoménologique transcendantale transréelle* lui permet, nous allons le montrer, de reconsidérer, et même de refonder en profondeur tout à la fois la psychanalyse freudienne avec ses topiques de la réalité psychique mais également les structures classiques de la psychiatrie du XIX^{ème} siècle, et même du XX

ième siècle, avec sa nosologie et sa nosographie que sont les classifications entre les névroses (hystériques et obsessionnelles), les perversions (sadiques et masochistes) et les psychoses (mélancoliques, paranoïaques et schizophréniques). Et ceci a des conséquences énormes notamment sur la clinique des psychoses, et en général sur la direction de la cure, l'orientation que donne l'analyste à la thérapie.

Mais, qu'est-ce qu'un philosophe – comme nous tentons, du reste, de l'être dans notre démonstration – fût-il de formation et phénoménologue de surcroît, peut bien y comprendre à la psychanalyse, puisque c'est de cela qu'il s'agit : Lacan le réel. Reproche que l'on fait souvent en effet : en quoi un philosophe peut ou non philosopher à propos de tel ou tel domaine dont a priori il n'entend pas grand-chose ? L'art, la politique, l'économie, la religion etc. Comment faire si nous ne sommes pas poètes ou politiciens, ou spécialisés en politique ou en poésie ? Philosopher sur l'art ou à partir de l'art sans être artiste par exemple. Mauvais exemple s'il en est, car le philosophe est artiste ou n'est pas, côtoyant en cela sans relâche ce que Flaubert appelle à juste titre les affres de la création, même si en l'occurrence il s'agit des affres de la création de concepts. Alors, la psychanalyse, vous pensez ! Eh bien, ce qui nous y autorise, doublement, c'est que nous avons été en analyse, que nous avons fait une psychanalyse, que nous avons été analysé comme on dit. Et que ça a pris un certain temps, des années. Bien évidemment, nous avons aussi lu et étudié les textes de Jacques Lacan, ce qui pour un philosophe est un pré-requis indispensable. Connaître son sujet, savoir de quoi il retourne. On peut ainsi dire que notre analyse a été en même temps didactique et que notre approche philosophique, plus précisément phénoménologique, de la psychanalyse en général et de l'analyse lacanienne en particulier, s'y enracine. Il est donc bien entendu que nous ne sommes pas psychanalyste. Ce qui ne veut donc pas dire, vous serez seuls juges, que nous n'en connaissons pas un bout. Nous faisons ici allusion à ce que dit Lacan à propos des psychanalystes, justement qu'ils en savent un bout ! Que ce n'est donc pas comme psychanalyste en tant que tel que nous parlons et écrivons, même si on peut le devenir d'avoir fait mathème de sa cure comme le dit Lacan (d'avoir inventé quelque chose de soi) c'est-à-dire de faire 'la passe' dans une école, ce qui n'est pas notre cas, nous en sommes resté à avoir fini notre cure, ce qui, il faut bien en convenir, n'est pas si mince. Mais donc, à deux doigts de l'être, psychanalyste. Donc, nous écrivons en tant que philosophe, non pas non plus en tant que spécialiste de la psychanalyse lacanienne, mais en tant que philosophe phénoménologue qui envisage les textes et le discours de Lacan, le discours analytique et la théorie analytique, dans ses fondements et dans ses questions les plus fondamentales au regard de ce qui y est en jeu philosophiquement, et dont le traitement de la question de ce que nous nommons tout à la fois le *grand R*, le réel transcendantal, le *transréel* et la *réalisation du soi* est un axe crucial de ce discours analytique et cette théorie analytique, discours analytique lui-même lié foncièrement à l'expérience analytique.

La psychanalyse lacanienne donc, son discours analytique, sa théorie et la question du réel qui y joue, qui s'y joue. Nous avons sous-titré : Un n'espace/temps de l'âme-a-tiers. Nous voyons que ce qui s'entend par *Un n'espace/temps de l'âme-a-tiers* ne s'écrit pas de la même manière, ce qui en change considérablement la portée. Et c'est « *lalangue* en un seul mot » (XX 129-XXI 57), lalangue lacanienne, qui va nous en donner la mesure, exactement comme *Les non-dupes errent* qui est l'intitulé de son Séminaire XXI. Nous laissons cela provisoirement

en suspens.

Quant à notre titre : *Lacan le réel*, on peut aussi entendre Lacan le vrai, Lacan tel qu'en lui-même, Lacan tel qu'il incarne le réel. Lacan le réel, déjà on entend aussi 'à quand le réel', le vrai, à quand la vérité, l'expérience du réel, à quand l'expérience réelle du réel de Lacan. Et pas ce qu'elle n'est pas : fausse, illusoire, irréaliste. A quand donc la vraie vie, Lacan la vraie vie, en somme réelle ? Justement, c'est ce dont Lacan, en définitive, ne cesse de penser dans son œuvre : toute l'efficace, afin d'en montrer le chemin que nous, humains, faisons en nous racontant, en nous disant ; bref, en parlant à l'occasion justement de cette singulière pratique qu'est l'expérience analytique. On ne peut rien comprendre à ce que le réel constitue chez Lacan si on ne pose pas ce réel comme se manifestant en quelque sorte au travers de la situation analytique, et en même temps en tant que nous, des êtres parlants, des 'parlêtres' comme il l'écrit, des 'parlêtres' de notre état, et ce en toutes les occasions de la vie, et même lorsque nous nous taisons. Notre ambition est de vous en faire sentir quelque chose que vous soyez ou ayez été en analyse ou pas. Il n'y a pas de mal, Freud s'est auto-analysé et les humains avant lui ne l'ont pas attendu pour essayer de comprendre – et de se comprendre du reste tant bien que mal – que lorsqu'il s'agit de la vie, de la vie humaine et de la jouissance, du désir et de l'amour, de la mort et du sexe, il y va du réel comme de ce qui les creuse vers l'impossible, vers leur reste inassimilable tant par le symbolique que par l'imaginaire. Les mots manquent et aucune image ne convient au réel lacanien.

Ce qui fait que la vie est la vie n'est pas symbolisable et est non spécularisable, c'est le réel, cette *sorte indéfinissable de lieu spatio-temporel abyssal énigmatique* dont en définitive on ne peut rien dire, sinon à en perdre ce qui en fait inexorablement du réel, – « qu'à l'impossible à dire se mesure le réel » (L'Étourdit 495) écrit Lacan –, c'est-à-dire justement, et tout à la fois, le gouffre insondable, la perte principielle, le manque originaire, le non-rapport premier, la béance primordiale ou encore l'indicible foncier, le sans mot et sans image, l'absolu hors sens, hors du sens, sans loi.

Dans son Séminaire XXIII intitulé *Le sinthome*, Lacan écrit que le « Réel n'a d'ex-sistence, qu'à rencontrer du Symbolique et de l'Imaginaire, l'arrêt » (XXIII 42). Et dans le séminaire XXI : « il s'agit de le débusquer de cette position de supposition qui en fin de compte le subordonne à ce qu'on imagine ou à ce qu'on symbolise » (XXI). Le Réel, c'est l'ombilic de Lacan. Et cela bien davantage que l'imaginaire avec son stade du miroir, et bien davantage encore également que le symbolique à quoi on réduit souvent l'invention lacanienne en accentuant l'importance du signifiant, qu'il ne faut par ailleurs pas sous-estimer non plus. Comme l'ombilic de Freud c'est l'ombilic du rêve, en tant que « relation abyssale au plus inconnu » (II 209) du rêve, « où un réel est appréhendé », chez Freud selon Lacan, « au-delà de toute médiation, qu'elle soit imaginaire ou symbolique » (II 209) ; pour Lacan, de la même manière, le réel c'est la relation tout aussi abyssale – qui ne relie d'ailleurs rien, ou seulement au rien, au rien du non-rapport – au plus inconnu de l'être humain.

Voilà la question du réel déjà au cœur même du deuxième Séminaire, intitulé *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, qui date de 1954-1955, c'est du réel « sans aucune médiation possible » dont il s'agit, « du réel dernier » (II 196). Mais le réel avait déjà surgi dès le premier Séminaire, intitulé *Les écrits techniques de Freud*, l'année précédente, avec sa définition comme quoi « le réel ... est ce qui résiste absolument à

la symbolisation » (I 80). A un point tel que Lacan dira bien plus tard, en 1974, dans son Séminaire XXII, intitulé *RSI*, que « l'inconscient », et « je mesure mes termes » confiera-t-il, « c'est le Réel ... c'est le Réel en tant qu'il est troué » (XXII 164-165).

Mais, il faut savoir, avant tout, que Lacan a eu un rapport particulièrement négatif avec la philosophie – même si paradoxalement il n'a eu de cesse de s'y rapporter, comme du reste à la littérature, aux mathématiques, à la logique, à la poésie, à l'art ; bref, à la culture –, un lien avec la philosophie (avec son histoire) et son discours universitaire qui n'arrivent pas à le satisfaire quant à sa volonté de construire le discours analytique, celui où la psychanalyse puisse avoir une prétention à dire quelque chose de ce qui concerne le sujet, l'être humain en somme, avec sa béance irréductible, à savoir ce que Lacan entend justement par le réel. La philosophie fait donc défaut. Elle défaille pour Lacan à l'endroit de penser ce qui pulse le sujet, où ce qu'il appelle sujet est l'être parlant ou encore le « parlêtre » (XXII 165). La philosophie ne permet pas de réfléchir que le sujet est divisé, barré, troué ; que de l'être il est déserté, c'est la destitution subjective dont parle Lacan. C'est le grand S du Sujet qui est barré et la barre de ce S barré, c'est ça, en somme, le réel. C'est la barre qui barre l'espace et le temps, c'est son « n'espace » (L'Etourdit 472) avec un n apostrophe. Nous écrivons, quant à nous, n'espace/temps, son n'espace/temps, « que l'espace implique le temps » (XXI) a d'ailleurs souligné Lacan, nous allons le voir.

Le réel, un n'espace/temps de l'âme, qui est « l'âme-a-tiers » (XXIV 58) du sujet c'est-à-dire du 'parlêtre'. Le réel est fait de cette barre, de ce trou, de cette béance constitutive, « essentiellement et d'origine manque » (XVI 283). Sujet sans être, fissuré par une faille indéracinable, vidé par « un 'je' pense démantelé de toute pensée, un je ne sais pas impensable, un savoir défaillant (l'inconscient) » (XVI 224). Définition même de l'inconscient s'il en est : « un savoir à l'insu du sujet » (XVI 324) qui travaille ce dernier incessamment, et ceci « c'est un paradigme » (XVI 324) affirme Lacan. Ce qui veut dire que le sujet, le S barré, est suturé par de l'impensable, de l'insu, du manque, du vide, du trou ; bref par du rien qui va revêtir toutes les caractéristiques du réel, et dont la philosophie, ce que Lacan appelle « la bonne philosophie » (XXII 143), est incapable de saisir la place, fût-elle, comme c'est le cas, place éminemment vide. Alors qu'aux yeux de Lacan, « le sujet comme tel est toujours, non pas seulement double, mais divisé. Il s'agit de rendre compte de ce qui, de cette division, fait le Réel » (XXIII 22).

Pendant les vingt-cinq années que durera son Séminaire, entre 1954 et 1979, Lacan ne cessera de montrer la dynamique de ce réel en précisant lui-même dans son Séminaire XXV, intitulé *Le moment de conclure*, qu'« il n'y a rien de plus difficile que d'imaginer le Réel », « le Réel, c'est bien ce qui échappe » (XXV), ce qui résiste ; et ce aussi bien lorsque Lacan fera passer son Réel de ce qu'il n'est pas à ce qu'il est : de ce qu'il est impossible, l'impossible même, à l'écriture de son impossibilité, à sa création et à sa construction comme nœud lui-même fait du « trou » justement « du réel » (XXII 28). Et Lacan de penser, dans son Séminaire XIX intitulé ... *ou pire*, qu'« on fait de la philosophie à partir du moment où il y a quelque chose qui bourre » (XIX 227) ce trou, ce trou du réel. Il va donc s'agir de penser le trou sans quelque chose qui bourre le trou. Mais qu'est-ce qu'un trou non bourré ou, pour ainsi dire, non bourrable ? Un trou sans dimensions, sans bornes ? Un trou de l'espace/temps, une faille ou un trou spatio-temporel ? Ce « trou », écrit Lacan, « par définition n'a pas à proprement parler de dimension » (XXV). Surtout que, pour Lacan, et de façon abrupte, « tout ce qui s'était fait de philosophie suait le rapport sexuel à plein

bord. Alors », demande-t-il, « qu'est-ce ça veut dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel ? » (XXII 129). C'est une question qui a été mal comprise et surtout maladroitement interprétée. Mais, si on l'envisage philosophiquement, et même avec phénoménologie pourrait-on risquer, alors ce 'il n'y a pas de rapport' est, foncièrement, l'expression insigne du trou béant. « Ça rate » (XX 75), écrit-il en 1972, dans le Séminaire XX nommé *encore*, « le ratage, réglé comme papier à musique » (*Télévision Autres écrits* 540) ajoute-t-il dans *Télévision*. « Ce ratage est la seule forme de réalisation de ce rapport si, comme je le pose, il n'y a pas de rapport sexuel » (XX 75). « Il n'y a pas de rapport sexuel chez 'les trumains' » (XXV) dit-il. Ce qu'il nomme 'les trumains' faisant passer l'être dans l'humain pour s'en débarrasser en quelque sorte. Le pas de rapport, c'est ce qu'il appelle « l'opacité sexuelle. Je dis opacité », ajoute-t-il, « en ceci que, premièrement », et nous allons voir ce qu'il faut penser de tout ceci qui est d'une importance capitale, « nous ne nous apercevons pas que du sexuel ne fonde en rien quelque rapport que ce soit » (XXIII 51). Lacan écrivait déjà dans son deuxième Séminaire, en 1954, que « nous nous croyons libres de notre choix conjugal » (II 303), ce qui nous fait penser à cette extraordinaire phrase de Valéry qui dit ceci : « Nous sommes faits pour ignorer que nous ne sommes pas libres ». En 1977, soit 23 années plus tard, Lacan écrit : « J'ai énoncé, en le mettant au présent, qu'il n'y a pas de rapport sexuel », en concluant fortement, « C'est le fondement de la psychanalyse » (XXV). Ou bien encore que c'est « au terme de cette incurable vérité », « au terme de sa psychanalyse », que le 'parlêtre' découvre qu'« il n'y a pas de rapport sexuel » (XVI 289). Et, « C'est ça, le réel » (XIX 119), le « réel : qu'il n'y a pas de rapport sexuel » (L'Etourdit 474), – « comme si, à part une brève coïtération, on n'a jamais vu deux corps s'unir en un » (*Télévision, Autres écrits*, 527) – ; le réel donc, qu'il n'y a pas de rapport sexuel, « l'asexe(ualité) » (XXV) : « cet impossible » (XIX 120), « cette béance » (XIX 186), ce « trou du réel » (XXII 28), un n'espace/temps du S barré, un n'espace/temps de l'âme-a-tiers et aussi bien l'âme-a-tiers d'un n'espace/temps. L'âme-a-tiers du Réel, et son n'espace/temps qui est un n'espace/temps de l'âme-a-tiers, l'âme-a-tiers du Réel écrit Lacan, « c'est le trou », et celui-là, « jamais vous ne l'aurez » (XXII 42), « il est tout à fait exclu que ce nœud, vous le sachiez » (XXII 42). C'est le trou du non-rapport, du pas de rapport. Car si rapport il y avait, il ne pourrait être que coïncidence de corps à corps, rapport biologique, « instant technique » (XVI 162), copulatoire, 'coïtérable' oserions-nous écrire à la fois où 'itérationnalité' et 'ratabilité' se donnent rendez-vous à l'occasion du coït. Le rapport supposerait qu'il y ait adhérence et donc union et par la même occasion extinction du désir et annulation de la jouissance par son pôle définitif. En revanche, le non-rapport, le pas de rapport pointe vers l'absence de mesure au rapporteur, vers une absence d'espace géométrique définissable et ainsi démontre une non coïncidence originaire entre l'homme et la femme, et en chacun d'eux du reste, puisque c'est de cela qu'il 's'agite' entre eux et en eux mais dans un antre avec un a dé-spatialisé et dé-temporalisé. Le pas de rapport échappe à la distance matérielle au profit de l'immatérialité d'un n'espace/temps de l'âme-a-tiers. C'est l'âme-a-tiers même du non-rapport. C'est donc de l'âme-a-tiers du trou dont il s'agit, celle du nœud qui est fait de trous, c'est aussi celle du cercle ou de la sphère, et même de la droite, nous allons le voir plus loin à l'occasion d'une topologie tout à fait inédite et très féconde qui aura le trou comme élément fondamental et même transcendantal. Mais interroge Lacan : « Qu'est-ce qu'un trou, si rien ne le cerne ? » (XXII 90). Un trou comme rien que trou, seulement trou, cœur de l'âme-a-tiers ?

C'est aussi, nous allons le voir, l'âme-a-tiers de ce « composé trinitaire » (XXIII 156) du RSI (Réel/Symbolique/Imaginaire), qui sont les « trois dimensions de l'espace habité par le parlant », « une autre façon », en somme, « d'en opérer avec l'espace que nous habitons réellement » (XXI), « trinité infernale » (XXII 91) dit aussi Lacan ou triade qui s'avère triadysme en mouvement et la base même du transcendantal lacanien car c'est de « ce trois élémentaire » (XXII 182), d'un n'espace/temps de l'âme-a-tiers du RSI, que sourd tout le discours analytique en tant qu'il s'agit là du Réel, du « Réel du nœud » (XXII 129), « du trou fondamental du nœud » (XXII 170), comme « l'élément qui peut les faire tenir ensemble » (XXIII 145), à savoir le RSI. RSI qui va permettre la reconfiguration en profondeur des catégories psychiques traditionnelles (névroses, perversions, psychoses). D'ailleurs, « Le réel dont il s'agit, c'est le nœud tout entier » (XXIV 114), écrit-il en 1976 dans son Séminaire XXIV intitulé *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile la mourre*, le nœud tout entier que constitue le RSI. Et « les nœuds dans leur complication sont bien faits pour nous faire relativiser les prétendues trois dimensions de l'espace, seulement fondées sur la traduction que nous faisons de notre corps en un volume solide » (XX 168). En revanche, avec le « nœud borroméen » (XIX 91) c'est-à-dire « une chaîne de trois, et telle qu'à détacher l'un des anneaux de cette chaîne, les deux autres ne peuvent plus un seul instant tenir ensemble » (XIX 93), on entre dans une autre « dit-mension » (XX 144), « la mension du dit » (XX 137), un autre espace, un n'espace/temps spécifique. Le nœud borroméen, rencontré en 1972 dans le Séminaire XIX intitulé *... ou pire* (XIX 91), inspiré des armoiries des Borroméens, considéré comme le Réel, servira le dernier enseignement de Lacan, et sera étudié sous toutes les coutures dans ses huit derniers séminaires, qui couvrent les années 70, de 71 à 79. Dans tous les cas, « l'important est le nœud borroméen, et ce pour quoi nous accédons au réel qu'il nous représente » (XX 167).

Le Réel : *Un n'espace/temps de l'âme-a-tiers*

C'est, avec ce n apostrophe, un espace/temps nié, négatif ; un espace/temps sans espace et sans temps, c'est un n'espace/temps, un Un dé-spatialisé et dé-temporalisé, « l'*Un* réel » (XIX 140, je souligne), écrit Lacan avec un U majuscule. « N'est-il pas sensible à votre oreille que je parle ici de l'*Un* comme d'un réel – et d'un réel qui peut aussi bien n'avoir rien à faire avec aucune réalité ? » (XIX 140, je souligne), « d'un réel de l'*Un* tout seul » (XIX 241, je souligne) sans réalité aucune, « naturelle » ou relevant d'une « perspective scientifique » (XIX 141). « *Yad'lun* ne veut pas dire qu'il y a de l'individu » (XIX 189) ou du « corporel » (XIX 140). La différence est celle entre la réalité et le réel, entre la réalisation du moi de l'individu corporel et la *réellisation du soi* de l'âme-a-tiers du sujet. C'est comme un n'espace/temps du rêve ou de l'âme. Mais Un n'espace/temps de l'âme-a-tiers justement, écrit *âme* (a accent circonflexe m.e) *trait d'union a* (alpha privatif) *trait d'union t.i.e.r.s*. L'âme-a-tiers que nous écrivons, quant à nous, avec un a sans accent – Lacan garde la préposition à avec accent grave, nous allons le voir – car c'est pourtant bien là que se situe le petit a dont nous parlerons plus tard, à l'intersection des trois ronds de ficelle du RSI, l'objet petit a, cause du désir, élément également réel entre le grand S barré de l'âme du sujet et l'Autre, le grand Autre, fût-il barré, on le verra aussi plus loin; qui est aussi le tiers – le tiers discret, celui qu'on appelle Dieu – mais également encore Autre comme tiers symbolique où et d'où sourd l'inconscient. C'est-à-dire, en somme, *du réel s'âme-a-tiers*, tout à la fois du « réel du sujet » (XVI 20) comme du réel d'un n'espace/temps

sans réalité matérielle, imaginaire ou symbolique, « non représentable » (XVI 227), mais en outre du réel comme âme, comme *a* (petit *a*) et comme tiers, comme l'ensemble du nœud que constitue le Réel qui est le Réel du nœud RSI lui-même. C'est la mise en abyme du Réel dans le Réel où le Réel comme partie devient également le Réel comme totalité mais totalité d'une multiplicité de Réel qui se décline en autant de parties totales. Ce sont toutes les acceptions de la notion de Réel dans l'œuvre lacanienne et comme une modalité de sa réversibilité foncière.

Lacan écrit, en 1976, que « pour ce qui est du réel, on veut l'identifier à la matière – je proposerai plutôt de l'écrire comme ça : 'l'âme-à-tiers', ça serait comme ça une façon plus sérieuse de se référer à quelque chose à quoi nous avons à faire » (XXIV 58, nous soulignons). Car le réel lacanien n'a rien de la réalité matérielle, il « se distingue de la réalité » (XXIII 147), de la matière et de cette réalité « qui sert à fonder la science » (XXIII 146) ou « l'idée d'univers » (XXII 166). « Ce qui est réel », écrit Lacan dans son Séminaire XVIII intitulé *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, « c'est ce qui fait trou dans ce semblant, dans ce semblant articulé qu'est le discours scientifique » (XVIII 28). D'ailleurs « le Réel ne comporte pas le point comme tel » (XXIII 151), il n'y a en lui ni espace ni « la continuité implicite à l'espace » (XX 167), ni « le 'partes extra partes' de la substance étendue » (XX 32-33), ni « trois dimensions », ni les « lois » de la « géométrie » (XXIII 93). Le Réel se distingue aussi du vrai car « le Vrai est dire conforme à la réalité. La réalité qui est dans l'occasion ce qui fonctionne ; ce qui fonctionne vraiment. Mais ce qui fonctionne vraiment n'a rien à faire avec ce que je désigne du Réel » (XXIII 144) et « c'est une supposition tout à fait précaire que mon Réel conditionne la réalité » (XXIII 144). Il n'y a ni « modèle » ni « représentation » (XXII 165) du Réel. Il n'y a pas de linguistique du Réel (XVI 23). Et si une topologie existe, c'est une topologie d'un n'espace/temps, « une géométrie qui répugne au mot géométrie, et ceci, non sans raison, puisque ce n'est pas une géométrie, c'en est radicalement distinct » (XXII 160), c'est plutôt une topo-chronologie en quelque sorte impossible car sans « imaginaire » (XXII 165). Imaginaire qui nécessite de son côté pour Lacan la continuité quasi-géométrique qui est « le versant naturel de l'imagination » et qui peut aller jusqu'à déboucher sur l'« engluement imaginaire » et la « congélation du désir » (XXII 149). Lacan pense même qu'« On n'imagine pas à quel point l'Imaginaire est engluant » (XXII 136). Ce n'est pas pour rien que Lacan assimile « l'eidos » à l'image, « un très bon mot pour traduire ce que j'appelle l'Imaginaire. Parce que ça veut dire l'image » (XXII 103). En somme, il n'y a pas d'eidétique du Réel lacanien. Le Réel n'a pas d'image, pas de concept, ni de prise intentionnelle, ni vrai ni bien, il échappe, il glisse entre les doigts (XXII 129).

Le Réel n'est pas solide ni assimilable à du « solide », celui de la « science » et de la « géométrie » (XXII 43). Bien plus encore, il n'y a pas d'ontologie du Réel, car « la considération du sujet comme être » fait que « l'ontologie est une honte » (XIX 116). Ce qui veut dire, en revanche, que le sujet est « toujours » « béant » (XIX 230), c'est un n'espace/temps d'« une fente » (XIX 230) en quoi consiste le Réel ; bref, un « désêtre » (XIX 235), un désert de l'être, ou encore « un être sans être » (XIX 105) « absolument insaisissable » (XIX 105). Ne reste que le trou de la fente du grand S barré. Ce qui équivaut au reste même de la fin de l'analyse, au solde net de la fin de la cure. Lacan écrit : « La fin de l'analyse, c'est la réalisation du complexe de castration » (XVI 267), le sujet « sait qu'il est châtré ; enfin il le sait enfin, il l'était depuis toujours. Maintenant, il peut l'apprendre, modification introduite par le savoir » (XVI 322). Et la castration, écrit-il aussi, il fallait le penser : « la castration, ça laisse à

désirer ».

Les névrosés répondent à l'impasse de la jouissance, à l'impasse du non-rapport. L'hystérique, de son côté, promeut la castration, l'Impossible du trou, ce point à l'infini de la jouissance absolue qui ne peut être atteint (XVI 276). Ce qui veut dire que l'hystérique jouit du manque. Quant à l'obsessionnel, pour sa part, il bouche le trou par le cérémonial où il semble rencontrer la jouissance (XVI 276). Quant aux psychoses, à la différence des névroses, quelque chose n'a pas fonctionné dans la résolution de la situation œdipienne et c'est à la forclusion du Nom-du-Père que l'on assiste selon Lacan, c'est-à-dire c'est à une instabilisation totale du RSI que nous avons affaire, un embrouillement où le R, le S et le I se continuent l'un dans l'autre, et où prédomine l'envahissement par la jouissance de l'Autre. Le psychotique mélancolique lui va tomber dans le trou, dans le trou du Réel, comme si l'Imaginaire et le Symbolique s'étaient évanouis, comme détachés par la tombée dans le Réel (Hemingway, Kierkegaard, Kafka, Nicolas de Staël, Rothko). Le suicide est la seule issue en général. Le psychotique schizophrénique va quant à lui en quelque sorte tomber dans le trou du Symbolique comme si l'Imaginaire et le Réel s'étaient aussi évaporés (Beckett, Artaud, Joyce, Francis Bacon) par la chute dans le trou du Symbolique. Le sens des mots se perd. Ils se sentent agis et sont agis par les signifiants. Le psychotique paranoïaque va tomber dans le trou de l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel s'effaçant tous les deux. C'est le cas des dictateurs ou des religieux extrêmes. Dans les trois cas, la structure RSI se retrouve à chaque fois en implosion soit dans le Réel pour le mélancolique, dans le Symbolique pour le schizophrénique et dans l'Imaginaire pour le paranoïaque. De son côté, pour le pervers comme Sade, ou Sacher-Masoch, seule compte leur jouissance. Les pervers n'ont que faire des lois, seule la satisfaction de leur pulsion vaut. Même de leur propre image, ils n'en ont cure. Ils se concentrent sur l'objet *a* au centre de l'intersection du RSI, se concentrent tellement que les trois éléments RSI sont superposés mais toujours là comme en sourdine. C'est ce qui distingue encore la perversion de la psychose. Notons qu'il n'est pas rare qu'un pervers se révèle psychotique lorsqu'il entame une cure. Alors même qu'en définitive, pour les névrosés que nous sommes tous pour Lacan, il ne reste, en fin de l'analyse, que le trou, le nœud de la névrose – à l'inverse de la perte du nœud RSI dans la psychose et la perversion – le sujet réalise l'incurable vérité qu'il n'y a pas de rapport sexuel. C'est ça, en définitive, la fin de la cure analytique : accepter la loi de la castration symbolique et également, cela va de paire, renoncer à la jouissance primordiale.

Ce qui veut dire que nous ne maîtrisons pas tout, et comme le résume judicieusement E. Lemoine-Luccioni, « l'être humain ne connaît pas la jouissance absolue. Il n'est pas dieu, et n'étant pas dieu, il est soumis à la loi de la castration symbolique ; autrement dit, il ne rencontre que des semblants d'objets ; jamais l'objet du désir » (L'entrée dans le temps 55). Surtout cela veut dire aussi « que ça finira » comme l'a pointé Lacan lors d'une conférence à Louvain en 1972. Il avait ajouté fortement : « Vous avez bien raison de croire que vous allez mourir. Le comble du comble, c'est que vous n'en êtes pas sûrs, que ça finira ». C'est la mort. « La mort on ne sait pas ce que c'est », « personne ne sait ce que c'est ce trou » (XXII 148), « puisque cet impensable c'est la mort, dont c'est le fondement du Réel qu'elle ne puisse être pensée » (XXIII 135-136). C'est le trou, et qui plus est, c'est le trou non comblé, c'est-à-dire le manque, et le manque originaire. Et comme le désir procède du manque, et qu'en général nous nous leurrions sur notre manque, car nous croyons, illusoirement, que nous le comblerons comme si

c'était un besoin, ce qu'il n'est pas fondamentalement.

« C'est que l'analyse, c'est ça. C'est la réponse à une énigme. Et une réponse, il faut bien le dire », « tout à fait spécialement conne », « je veux dire que si on n'a pas l'idée où ça aboutit » : « au nœud du non-rapport sexuel, on risque, on risque de bafouiller » (XXIII 59). Il ne reste, finalement et autrement dit, qu'à « savoir y faire avec son symptôme » écrit aussi Lacan dans ses derniers séminaires, dans son dernier enseignement. Et lorsque l'on sait qu'il définit « le symptôme », avec la pulsion et la répétition qui le font ainsi, en disant que « c'est du Réel » (XXII 2), on mesure toute l'importance du Réel en question, surtout que « le symptôme n'est pas définissable autrement que par la façon dont chacun jouit de l'Inconscient en tant que l'Inconscient le détermine » (XXII 96). Ce qui montre que « derrière le trou du Réel », « l'Inconscient est là » (XXII 96). Mais n'allons pas trop vite car comme l'Inconscient est aussi défini comme le Réel, le Réel troué (XXII 164), et que, de plus, la jouissance qui y est liée est de même définie comme étant le Réel (XVI 168), il faut être très vigilant pour arriver à penser ce Réel en question qui semble se décliner de mille manières.

Dans tous les cas de figure, à chaque fois, c'est à une impossibilité qu'il se réfère, avec une impossibilité qu'il se conforte en quelque sorte. Il s'agira pour Lacan « du véritable impossible, de l'impossible qui se démontre, de l'impossible tel qu'il s'articule », « c'est ça, le réel » (XIX 119). Cette démonstration de l'impossible et de la nécessité est le cœur même de sa conception du Réel. Démonstration de l'impossible du Réel qu'il définit comme le lieu où ça « ne cesse pas de ne pas s'écrire » (XX 120-183), et démonstration de la nécessité du Réel où ça « ne cesse pas de s'écrire » (XX 120-XXV).

Dans les années 50 et 60, – depuis *Les écrits techniques de Freud* en 1953/1954 à *L'envers de la psychanalyse* en 1969, – le Réel n'est pas, pour Lacan, il est impossible, l'impossible même, tout à la fois inatteignable, inconceptualisable, irreprésentable, indicible, incompréhensible, inimaginable ; bref, impossible à rejoindre, inconnu et indécidable.

Dans les années 70, – depuis *D'un discours qui ne serait pas du semblant* en 1971 à *La topologie et le temps* en 1978/1979, – le dernier enseignement de Lacan, dans les neuf derniers séminaires, le Réel est redevable d'une écriture, de la nécessité d'une écriture reposant sur l'impossibilité même du Réel avec toutes ses caractéristiques susmentionnées. Lacan écrit en synthétisant : « le nécessaire – ce qui ne cesse pas de s'écrire – c'est cela même qui nécessite la rencontre de l'impossible, à savoir ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire » (XXI 57).

C'est, en somme, la réponse au trou, au manque et à la mort : la construction « d'un signifiant nouveau, qui serait autre, celui qui n'aurait aucune espèce de sens, ça serait ce que j'appelle le réel » (XXIV 165). Il s'agira d'inventer quelque chose, une « nouvelle écriture » (XXIII 143 – XXIII 154) qui ne serait « rien de moins que la première philosophie qui me paraisse se supporter » (XXIII 155), bien loin de la bonne philosophie qui suait le rapport sexuel, c'est le lieu de l'invention de soi, de l'écriture du soi, que le trou du Réel rend possible en définitive, – c'est la dimension transcendante du trou où s'enracinent tout à la fois la pulsion, le désir et la jouissance – , c'est aussi le sens de ce que veut dire faire mathème de sa cure ou, ce qui revient au même, faire de sa vie quelque chose, quelque chose comme une œuvre d'art, à partir de rien, à partir du trou du rien, à partir du réel.

« Que le Réel tient à l'écriture » (XXIII 148) écrit-il aussi, que cette « invention » réduite au « sinthome » – le

sinthome de Lacan – soit « le Réel » ; Lacan écrit que c'est « ma réponse symptomatique » (XXIII 145). C'est tout à fait étonnant que le Réel soit le symptôme de Lacan, à la fois ce qui ne cesse de se répéter et ce qui pousse, pulse, toute la dynamique analytique redevable de cette création, de cette invention particulièrement féconde. « J'ai inventé ce qui, ce qui s'écrit, s'écrit comme le réel », « ce qu'on appelle le nœud borroméen » (XXIII 141) qui enchaîne le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire, « ce trois élémentaire » (XXII 182). Mais, « qu'est-ce que veut dire qu'il ex-siste une construction dont il faut bien que la consistance ne soit pas Imaginaire » (XXII 80) et, de plus, « qui n'aurait aucune espèce de sens » (XXIV 165), voilà très probablement la question ultime qui agite le Réel lacanien, de ce Réel qui « peut se supporter d'une écriture », « ce Réel, ce Réel qu'est le nœud, nœud qui est une construction » (XXII 19).

Nouvelle écriture, nouvelle construction topologique, et même architectonique, qui « converge avec notre expérience au point de nous permettre de l'articuler, n'est-ce pas là quelque chose qui puisse justifier ce qui, dans ce que j'avance, se supporte, se s'oupire, de ne jamais recourir à aucune substance, de ne jamais se référer à aucun être, et d'être en rupture avec quoi que ce soit qui s'énonce comme philosophie ? » (XX 19)

Mais avant de poursuivre dans cette direction, et afin de bien comprendre encore davantage ce qui est en jeu avec cette notion de Réel, il faut savoir également que ce contre quoi Lacan lutte avec ténacité c'est la croyance, en laquelle Freud restera enraciné toute sa vie, en « une réalité psychique » (XXII 46). On a vu en quoi le Réel est soigneusement à distinguer de la réalité matérielle, il faut également le distinguer de ce que recouvre tout ce qui aurait un rapport avec une quelconque réalité psychique, « réalité au sens freudien » (XXII 47) écrit Lacan, mais également « contrebattre cette mythologie grossière » (XIX 157) de la conception, aussi freudienne, de « l'Eros comme d'une fusion, comme d'une union » (XXII 70), comme « principe d'union » (XIX 157) entre les sexes – « L'Eros n'est d'aucune façon une tendance à l'Un, bien loin de là » (XIX 107) –, qu'il s'agisse d'ailleurs d'un savoir instinctuel ou d'une énergie libidinale qui aurait son siège quelque part, par exemple neuronal, et qui serait mesurable scientifiquement. Il s'agit d'une condition nécessaire bien entendu, mais non suffisante pour Lacan, et dans tous les cas insuffisante à penser le réel. Ce qui lui fait dire que « l'être humain n'a aucun savoir instinctuel », « qu'il sait faire l'amour » « c'est probablement exagéré », ironise-t-il (XXII 166). Bref, c'est contre « le modèle supposé animal » (XIX 96) que Lacan fait tourner le discours analytique, modèle supposé où « l'image animale de la copulation » semble « un modèle suffisant de ce qu'il en est du rapport sexuel », et où « celui-ci est du même coup considéré comme un besoin » (XIX 96), et « comme si », ajoute-t-il, « la norme mâle, en deux mots, était situable quelque part » (XIX 98), bien incapable en cela de penser « la béance de l'indétermination de leur rapport commun à la jouissance » (XIX 46). Etant entendu, comme le souligne Lacan lui-même, que c'est cette « béance irréductible » « que nous désignons le réel » (XIX 41). Autrement dit, « Ce n'est pas parce que c'est biologique que c'est plus réel. C'est le fruit de la science qui s'appelle biologie. Le réel, c'est autre chose » (XIX 29). Autre chose qui est à l'opposé de « ce que l'on appelle de nos jours une réalité organique » qui « constitue chacun » et permet « de tenir comme individu » (XIX 139).

Posons-nous, dès lors, les mêmes questions que Lacan se pose à la fin de son Séminaire XXIV, en 1977, « Le réel est-il impossible à penser ? » (XXIV 152) et « Est-ce que le réel ment (réellement) ? » (XXIV 153). Comment

traiter le Réel s'il échappe à toute prise de la réalité, organique ou psychique, s'il est impossible dans tous les sens que nous avons vus ? La réponse de Lacan est apparemment surprenante et a mené, et mène du reste, à de multiples incompréhensions : « la mathématisation seule atteint un réel – et c'est en quoi elle est compatible avec notre discours, le discours analytique – un réel qui n'a rien à faire avec ce que la connaissance traditionnelle a supporté, et qui n'est pas ce qu'elle croit, mais bien fantasme » (XX 165). Nous comprenons plutôt que seule une sorte d'architectonique permet d' 'atteindre' le Réel. Car, il ajoute immédiatement après : « Le réel, dirai-je, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient » (XX 165). Le mystère du 'parlêtre' qui, S barré, est livré à l'inconscient comme ce qui le détermine mais selon une dynamique dont il faut bien comprendre l'extrême subtilité car ici se mêlent et se concentrent toutes les problématiques auxquelles le Réel est attaché, et qui semble bien loin, il faut en convenir, d'une mathématisation.

Dans le Séminaire XI intitulé *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, en 1964, il fallait déjà voir « l'inconscient comme de ce qui s'ouvre et se ferme, c'est que son essence est de marquer ce temps par quoi, de naître avec le signifiant le sujet naît divisé. Le sujet, c'est ce surgissement qui, juste avant, comme sujet, n'était rien, mais qui, à peine apparu, se fige en signifiant » (XI 223). Inutile de rappeler ici la formule qui définit un signifiant pour Lacan, c'est qu'il s'agit de « ce qui représente un sujet pour un autre signifiant » (XVI 13-14-55). Ce qui veut dire « que l'Inconscient, c'est le Réel, en tant que chez le parlêtre, il est affligé de la seule chose qui fasse trou, qui du trou nous assure, c'est ce que j'appelle le Symbolique en l'incarnant dans le signifiant, dont en fin de compte il n'y a pas d'autre définition que c'est ça le trou. Le signifiant fait trou » (XXII 165). La chaîne suivante peut utilement être construite, la chaîne ou le nœud ou encore le « chai-nœud » (XXIII 121) de « l'apparence nodale » du Réel (XXIII 121) écrit-il aussi : trou, S barré, inconscient, symbolique, signifiant, trou. Tout part, en effet, du trou du Réel pour y revenir, c'est la raison pour laquelle nous pensons que le trou est transcendantal pour Lacan et même phénoménologique transcendantal car rien d'empirique et par « l'absence de loi » (XXIII 150) rien de légiférant ne viennent abîmer sa fonction d'apparaître (pour disparaître) un n'espace/temps de l'âme-a-tiers, de l'âme-a-tiers du non-rapport. Lacan ne parle-t-il pas « d'une étrange temporalité » (XI 33), de la « pulsation temporelle » (XI 161-232) de l'inconscient, « de la fonction en quelque sorte pulsatile de l'inconscient » (XI 52), de « la structure scandée de ce battement de la fente » (XI 40) du sujet, « que ce qui s'y passe est inaccessible » « à la localisation spatio-temporelle, et aussi bien à la fonction du temps » (XI 40) ? On pourrait multiplier les citations et les références qui toutes convergent vers la nécessité d'en passer par une nouvelle écriture, 'mathématique', plutôt logique et topologique transcendantales, par un n'espace/temps du Réel du trou, du trou du Réel de l'âme-a-tiers en quoi consistent l'inconscient mais également, selon le chai-nœud, le signifiant, le S barré et sa fente, le pas de rapport, le symptôme, le RSI lui-même comme nœud, nous y arrivons, mais également la jouissance phallique, nous y arrivons également, et ce que Lacan appelle l'objet petit *a*, en minuscule, l'objet cause du désir, l' 'abjet' écrit-il également ; et ainsi que le grand A majuscule qui sera affecté d'une barre comme le sujet S barré en passant du grand Autre au A barré où personne ne répond, où il n'y a personne, où « ça ne répond pas » (XXIV 61). On le devine aisément, après le sujet, le S barré, c'est la question de l'objet et la question de l'autre qui se posent ici avec petit *a* et grand A barré.

Lacan écrit dans le Séminaire XI : « Il s'agit de cet objet privilégié, découverte de l'analyse, de cet objet dont la réalité même est purement topologique, de cet objet dont la pulsion fait le tour, de cet objet qui fait bosse, comme l'œuf de bois dans le tissu que vous êtes, dans l'analyse, en train de reprendre – l'objet *a* » (XI 286). La pulsion tourne autour de l'objet éternellement manquant, de l'objet perdu, du trou de l'objet *a*. Et cela est vrai quelle que soit la pulsion. Pulsions scopiques (le regard comme objet *a* : voir – être vu – se faire voir), pulsion invocante (la voix objet *a* : gueuler – être engueulé – se faire entendre, se faire engueuler), pulsion orale (le sein objet *a* : manger – être mangé – se faire croquer) et pulsion anale (les fèces ou excréments objet *a* : garder – retenir/ lâcher – donner). A chaque fois c'est de l'objet *a* qu'il s'agit, un objet cause du désir « où », comme le souligne M. Safouan, « se retrouve l'objet perdu, c'est-à-dire où le sujet se leurre sur son manque. C'est ainsi que l'on peut qualifier d'objet *a* la cassette où l'avare retrouve ses fèces à jamais détachées de lui » (Lacanian I 263). Le sujet devra traverser son fantasme, c'est ce que veut dire Lacan avec le grand S barré poinçon petit *a*, en faisant chuter ce dernier comme semblant qu'il est, qu'en l'occurrence l'analyste est, en position de semblant dans la cure. Lacan ira jusqu'à écrire que « l'objet *a* est *extime* », « *conjoignant l'intime à la radicale extériorité* » (XVI 206, je souligne). En effet, c'est le *a* de l'âme-*a*-tiers qui se trouve être au lieu de conjugaison de l'intimité, de l'affectivité de l'âme du sujet et du tiers considéré comme le radicalement Autre d'une transcendance, symbolique et inconsciente, dont rien ne revient. C'est là l'expression insigne du trou transcendantal du Réel, du non-rapport foncier du transcendantal, qui pourtant déjà troue le grand S barré et le grand A barré.

Grand A barré qui est le trou de l'Autre, « l'Autre n'enferme nul savoir dont il se puisse présumer, disons, qu'il soit un jour absolu » (XVI 47). « Il y a un trou, et ce trou s'appelle l'Autre » (XX 145). Et, « c'est de l'Autre avec un grand A qu'il s'agit dans l'inconscient » (XXIV 5). C'est aussi de la problématique de Dieu et du refoulement dont il s'agit ici avec le trou de l'Autre. « Dieu est », écrit Lacan, « ça ne fait aucune espèce de doute, ça ne prouve absolument pas qu'il existe » (XVI 81). Et d'ailleurs, « la religion » « refoule ce fait que ce n'est pas vrai que Dieu soit », « Elle dit qu'il ex-siste, qu'il est l'ex-sistence par excellence, c'est-à-dire qu'en somme il est le refoulement en personne » (XXII 29), et surtout « puisque ce refoulé, c'est le trou » (XXII 42), c'est « le primordial », « l'inaccessible de l'inconscient » (XXII 84), « ce trou » dans le « symbolique » (XXII 131), voilà le Réel, le trou du Réel, le Réel du trou.

Le Réel « ex-siste » (XXII 178) écrit Lacan, il a une consistance mais c'est la consistance du trou, son ex-sistence de trou indique le trou (XXII 183). « Il ex-siste comme Impossible » (XXII 178). « Le Réel qui ne consiste, qui n'ex-siste que dans le nœud » (XXIII 54), l'ex-tase non spatiale et non temporelle « du trou fondamental du nœud » (XXII 170).

Nous avons vu toute l'importance du trou du Réel, il va s'agir maintenant de la volonté d'approcher ce Réel, et cela va s'exprimer chez Lacan, après l'écriture des graphes, sous la forme d'une toute nouvelle topologie faite de nœuds, topologie qui constitue, selon Nasio – dans un remarquable petit ouvrage, intitulé *Introduction à la topologie de Lacan* dans la Petite Bibliothèque Payot n°737 – « une tentative de saisir le réel » par de nouveaux moyens, qui tentent d'échapper à l'imaginaire au profit de ce qu'il appelle « topologerie » plutôt que topologie afin de correspondre « à la reconstitution ouverte par Lacan, d'une nouvelle esthétique transcendantale », et c'est la

question qui nous intéresse au plus haut point dans notre approche phénoménologique justement transcendante axée sur un n'espace/temps inédit ; « une nouvelle esthétique transcendante », poursuit Nasio, « conforme à l'expérience, non du sujet de la connaissance, mais du sujet de l'inconscient » (ITL 11). Et il ajoute de suite après : « Mais qu'est-ce que ce réel qui exige qu'on ait une topologie pour l'approcher, et de quelle topologie s'agit-il ? » (ITL 11). Surtout que « l'œuvre freudienne et, en général les analystes quand ils pratiquent l'analyse, restent embarrassés de cette intuition indéracinable que le psychisme », nous l'avons déjà abordé, « est un dedans limité par une surface (la peau) tournée vers le réel extérieur » (ITL 12). En lieu et place, la topologie lacanienne, ou la nodologie comme le propose A. Cochet, tente de ne pas céder à ce qui parviendrait, illusoirement, à gommer la « modalité d'être », pour le Réel, « impossible à représenter » (ITL 12), et faire de cette impossibilité, du trou du Réel, Un n'espace/temps de l'âme-a-tiers 'dans' une nouvelle esthétique transcendante susceptible de montrer et de démontrer le trou du Réel, du trou dans le Réel. Lacan en appelle lui-même explicitement à son renouvellement en 1974 : « C'est en ça que la topologie fait un pas », écrit-il, « Elle vous permet de penser » « que l'esthétique, que ce que vous sentez autrement dit n'est pas en soi comme on dit transcendantal » (XXII 132), sous-entendu au sens kantien mais bien une esthétique, transcendante d'un nouveau genre, qui tient compte de l' « existence du Réel », de ce que nous appelons pour notre part un n'espace/temps. « La topologie », écrit Lacan, « n'est-ce pas ce n'espace », avec un n apostrophe, « où nous amène le discours mathématique et qui nécessite révision de l'esthétique de Kant » (L'Étourdit 472) ? Et qui nécessite révision, refondation, de l'esthétique de Kant. « C'est en tout cas », affirme-t-il dans *Les non-dupes errent* en 1973, « une structure qui change tout à fait la portée du mot d'espace au sens où il est employé dans l'Esthétique transcendante » (XXI). Et même, bien entendu, du mot temps car « l'espace implique le temps, et que le temps c'est peut-être rien d'autre, justement, qu'une succession des instants de tiraillement », de tiraillements entre le R, le S et le I. Lacan ajoute très fortement : « Le temps c'est, c'est peut-être ça, l'étrinité de l'espace » (XXI). Cette esthétique en révision va trouver son plein déploiement dans le nœud borroméen que nous avons déjà rencontré plus haut, mais également avec le tore, la bande de Moebius, la bouteille de Klein et la sphère pourvue d'un cross-cap. Dans chaque cas de figure, si l'on peut dire, ce sera du trou du Réel dont il s'agira de relever l'abîme sans fond, expression insigne du non-rapport. Très rapidement et de manière elliptique, le tore sera ce pneu au milieu duquel le trou central sera l'objet du désir éternellement manquant ; la bande de Moebius en ayant un seul bord faite « d'une ligne sans points » (L'Étourdit) montre le sujet barré, sujet de l'inconscient, n'ayant ni endroit ni envers, sans dessus dessous ; la bouteille de Klein où son goulot à l'encolure d'un trou revenant du cul de la dite bouteille montre le rapport que peut entretenir un signifiant avec le reste de la chaîne signifiante, et la sphère pourvue d'un cross-cap – comme un ballon gonflé pincé en sa partie supérieure – montre comment on peut passer « de l'extérieur à l'intérieur et de l'intérieur à l'extérieur sans avoir constaté aucune limite, sans avoir franchi aucune frontière » (ITL 21 et 73 à 80), où encore, comme le souligne Lacan lui-même, « son intérieur est ce qui passe à l'extérieur » (XXIV 10). En somme, « C'est le fait de nous montrer que le dedans et le dehors sont une seule et même chose » (ITL 20) que montrent et démontrent ces figures, en se dessinant, et qui n'ont plus rien de ce que la topologie traditionnelle offrait. C'est de l'infini qu'il s'agit, de l'abîme et du trou du Réel improprement dits qu'il s'agit mais toujours en formation, en construction, et qui vont

« jusqu'à buter sur une impossibilité infranchissable » (ITL 46). Ainsi, c'est par le passage par le trou du tore que Lacan dira que « La structure de l'homme est torique » (XXIV 19), c'est « l'hystorique » (XXIV 20), le sujet est hystorique, historique et hystérique, il « tourne en rond » (XXIV 19-59) autour d'un trou dans « un monde torique » (XXIV 23). Ce qui a pour conséquence qu'il « ne saurait y avoir de progrès » (XXIII 135) ; bref, affirme Lacan : « On ne retrouve pas. Ou bien c'est désigner qu'on ne fait jamais que tourner en rond. On trouve » (XXIII 135). Lacan dit aussi à l'instar de Picasso, « je ne cherche pas, je trouve » (XIX 170). « L'idée que l'objet de la recherche humaine n'est jamais objet de retrouvailles au sens de la réminiscence. Le sujet ne retrouve pas » (II 165). Il ne se retrouve qu'à passer par le trou du Réel, en inventant, par « le trou du nœud » (XXIII 83), c'est-à-dire par le chas d'une aiguille dont les dimensions sont en même temps en deçà de l'infiniment petit et au-delà de l'infiniment astronomiquement grand, dans un n'espace/temps de l'âme-a-tiers indéterminable et indéterminé du reste. C'est là, mais un là non spatial et non temporel, que la condition humaine, pour Jacques Lacan, se meut et trouve son épine en mouvement, son écriture et sa jouissance ; en définitive et par la cure : « rendre cette jouissance possible », « j'ouis-sens » (XXIII 60) écrit Lacan, son n'espace inédit.

Une autre manière de mieux comprendre quels sont les enjeux les plus fondamentaux du Réel lacanien se mesure, comme Lacan s'y est mesuré lui-même, à l'aune de la théorie des fondements de l'arithmétique, notamment avec la théorie des ensembles et en particulier en la personne de Cantor avec la considération de la suite N , la suite des entiers naturels. La question étant, en définitive, de savoir s'il existe un nombre plus grand que tous les autres. Cette difficulté mène à « l'impossibilité de l'écrire », ce nombre, « cet impossible même d'où », aux yeux de Lacan, « surgit ce réel » (XVI 271). Car, c'est le problème de l'infini qui se pose immédiatement. Il interroge « ces trous qu'on appelle infini c'est-à-dire non saisissable » (XVI 272) qui représentent en quelque manière le « point d'impossibilité de la conjonction sexuelle » (XVI 274) dont nous avons parlé plus haut, à savoir le 'il n'y a pas de rapport sexuel'. Et Lacan d'argumenter en écrivant que même « si Cantor a tort du point de vue de ceux qui décrètent, on ne sait pourquoi, que, le nombre, ils savent ce que c'est, toute l'histoire des mathématiques bien avant Cantor a démontré qu'il n'y a pas de lieu où il soit plus vrai que l'impossible, c'est le réel » (XIX 201). C'est aussi bien le nombre plus grand que tous les autres mais c'est également les nombres incommensurables comme racine carrée de 2, ou racine carrée de -1 appelée nombre imaginaire, ou encore, par exemple, le nombre pi et déjà le zéro : « Que le zéro soit essentiellement un trou » (XXV) ne fait aucun doute pour Lacan.

Mais déjà le passage de 0 à 1 pose de redoutables difficultés car avec les décimales, il y a un trou entre les deux, un trou abyssal, ce n'est pas dénombrable, et ce bien avant les difficultés tout aussi énormes que pose le transfini à savoir l'enchaînement des infinis dans le système cantorien où resurgit la suite N et avec elle le non-dénombrable. Le « non-dénombrable, qui est bien », souligne Lacan, « l'une des choses les plus éminentes, les plus astucieuses, les plus collantes au réel du nombre qui ait jamais été inventées » (XIX 205). C'est l'incommensurabilité du non-dénombrable qui intéresse Lacan. C'est « l'infinitude », en prenant l'exemple zénonien d'Achille et la tortue, qu'il pointe dans le fait que la tortue, « son pas à elle est aussi de plus en plus petit et n'arrivera jamais non plus à la limite » (XX 15). C'est aussi là que se loge le Réel. « Achille, c'est bien clair, ne peut pas dépasser la tortue, il ne peut pas la rejoindre. Il ne la rejoint que dans l'infinitude » (XX 19). Belle métaphore aux yeux de Lacan pour ce

qu'il en est de la jouissance des corps, et l'idée que « la jouissance sexuelle ait ce privilège d'être spécifiée par une impasse » (XX 16), autre mot pour désigner le Réel.

« La jouissance du corps de l'Autre » « n'est pas le signe de l'amour » (XX 10), ajoute-t-il très fortement. Assorti de la conséquence suivante : « c'est que, quand on aime, il ne s'agit pas de sexe » (XX 35). Ce qui, il faut bien le dire, n'arrange pas pour autant ce qu'il en est de l'amour. Tout comme la liberté, Lacan répétant à qui veut l'entendre qu'il ne parle jamais de la liberté, l'amour est « la seule façon de se tirer avec élégance de l'absence du rapport sexuel » (XX 89), en somme la liberté d'écrire des lettres d'amour, « la seule chose qu'on puisse faire d'un peu sérieux, la lettre d'amour » (XX 106). « L'amour n'a rien à faire avec le rapport sexuel » (XXII 72). L'amour est donc à situer comme conséquence du trou du Réel, une sorte de suppléance au non-rapport, à l'abîme conjugué du grand S barré, du *a* et du grand A barré ; autrement dit, l'amour comme l'âme-a-tiers de l'écriture d'un n'espace/temps de l'âme-a-tiers. Et on sait, qui plus est, que comme Lacan écrit que le transfert c'est l'amour, c'est de la dynamique même de la cure dont il est question avec lui, cette écriture de soi en somme réelle.

« Le feu, c'est le Réel. Ça met le feu à tout, le Réel. Mais c'est un feu froid. Le feu qui brûle est un masque, si je puis dire, du Réel. Le Réel est à chercher de l'autre côté, du côté du zéro absolu. » (XXIII 131)

Le Réel comme élément partiel, décliné dans ses multiples acceptions qui se renvoient l'une l'autre – l'impossible, la béance, le trou, la division du sujet, l'âme-à-tiers, il n'y a pas de rapport sexuel, l'Un, l'objet petit *a*, l'inconscient, le symptôme, la jouissance phallique, une écriture, une construction –, est une mise en abyme de l'élément total transversal qui est le Réel au carré du nœud RSI tout entier. Ce Réel au carré ou racine carrée de ce que nous appelons *grand R*, ce Réel en puissance du nœud borroméen qui « n'a aucune espèce d'être » (XXI) comme le souligne Lacan lui-même, est l'élément fondamental transcendantal qui fonde tant le discours analytique que l'expérience analytique. Car ce Réel exponentiel permet la réflexivité du réel partiel disséminé dans toute l'œuvre sous ses différentes formes qui toutes convergent vers le trou constitutif originaire, le trou fondamental du nœud. Outre son aspect privatif qui le fait échapper à toutes déterminations en se parant de toutes les couleurs de l'impossibilité, le trou se réfléchit et est réfléchi comme trou lorsque Lacan fait du Réel le RSI lui-même. Ce n'est qu'à partir de là que philosophiquement une dimension de réflexivité entraîne une dynamique de compréhension globale de tout l'édifice du discours analytique. De plus, le Réel qui se déclinait sous différents aspects acquiert, avec ce que nous nommons le *transréel*, une teneur transcendantale, relative à ce que le trou soit pensé comme rien que trou, comme trou pur en quelque sorte, pur d'espace et de temps, susceptible de construire le discours analytique et de motiver la pratique analytique. Ce qui rend en même temps une dimension nouvelle, en retour, de réflexion au cœur du Réel partiel, comme si Lacan avait synthétisé les réels en Réel, en Un Réel, en Réel Un, afin que les dits réels soient capables d'apporter chacun ce qui, par transversalité, les mène à davantage que ce qu'ils sont ou étaient dans les niveaux partiels. A savoir ce qui, par une nouvelle esthétique transcendantale du discours analytique et de l'expérience analytique, constitue un champ plus large où la béance est pensée pour elle-même. Cette esthétique transcendantale est hénologique, négative et métaphysique : Un n'espace/temps de l'âme-à-tiers. C'est ça le Réel lacanien, le *transréel* qui fonde par sa réflexivité l'ensemble Réel, le *grand R*, ensemble compris comme une multiplicité inconsistante, en termes cantorien, à savoir selon l'infini improprement dit : *apeiron* et

abîme du Réel, et, Réel de la béance et du trou spatio-temporel. De plus, cette esthétique est éminemment en rapport avec l'œuvre de soi et du soi, à savoir faire de sa vie quelque chose comme une œuvre d'art rendue possible par le savoir du trou, par le savoir sur la vérité qu'Un n'espace/temps de l'âme-a-tiers de la béance constitutive du parlêtre, du pas de rapport originaire, s'avère la dimension essentielle du vivre humain. Ne reste que faire œuvre de sa vie par la place laissée vide du Réel. « Le Réel, c'est le sens en blanc » (XXII 114), Réel rendant possible sa propre écriture dans un nouveau signifiant, une nouvelle construction de soi et du soi. Lacan écrit que « nous inventons un truc pour combler le trou dans le Réel. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait 'troumatisme'. On invente » (XXI 97) et la logique, « le savoir du Réel » (XXI 92), « ne nous permet de le définir », le Réel, « que si nous sommes capables de l'inventer » (XXI 101), surtout « parce que le savoir », « c'est un savoir en cours de construction » (XXI 114), et « ce savoir, il faut l'inventer » (XXI 112). Comme une sorte de réponse au trou du Réel qui est une réponse questionnante et innovante, en cela même réelle au sens lacanien, relance infinie du Réel en questionnement au sein de l'énigme préservée, en cela également aussi l'énigme est une autre caractéristique du Réel, une modalité réelle du Réel lacanien.

On assiste en quelque manière à une prolifération de trous dans le corpus lacanien qui tous ont cette spécificité transcendante de rendre possible, par le Réel dont ils sont faits, Un n'espace/temps de l'âme-a-tiers, que cette dernière soit la matière du sujet, du S barré, ou de l'écriture même d'un nouveau signifiant, en passant par la matière du symptôme ou de la jouissance et de la matière du non-rapport, ou encore de l'inconscient. Car non seulement le trou du Réel, s'âme-a-tiers, qui « en tant que trou communique sa consistance à tous les autres » (XXII 173), se voit repris dans le Réel du nœud du RSI mais également dans le signifiant qui fait trou dans le symbolique, marque de l'inconscient qui est derrière le trou du Réel. Mais également dans le registre imaginaire où le trou se manifeste dans le décollement et la béance dans le stade du miroir. Ce dernier étant, dès le premier Séminaire de 1953, « le premier modèle où se marque le retard, le décollement de l'homme par rapport à sa propre libido. Cette béance fait qu'il y a une différence radicale entre la satisfaction d'un désir et la course après l'achèvement du désir – le désir est essentiellement une négativité » (I 169). Problématique de l'écart, de la béance et du manque, de la non coïncidence in-rapportable et de la non adhérence irréductible, expression du trou transcendantal, déjà bien présente également dans le deuxième Séminaire : « Il faut supposer chez lui (le sujet) une certaine béance biologique, celle que j'essaie de définir quand je parle du stade du miroir. La captation totale du désir, de l'attention, suppose déjà le manque. Le manque est déjà là quand je parle du désir du sujet humain par rapport à sa propre image, de cette relation imaginaire extrêmement générale qu'on appelle le narcissisme » (II 371). Bien davantage encore, et c'est ce qui lie l'Imaginaire et le Symbolique au trou transcendantal de la béance, « l'être humain a un rapport spécial avec l'image qui est la sienne – rapport de béance, de tension aliénante. C'est là que s'insère la possibilité de l'ordre de la présence et de l'absence, c'est-à-dire de l'ordre symbolique » (II 371). « Mais ce qui est nouveau dans l'homme, c'est que quelque chose est déjà assez ouvert, imperceptiblement dérangé dans la captation imaginaire, pour que puisse s'insérer l'utilisation symbolique du langage » (II 371).

Maintenant, que nous puissions tirer de tous ces éléments de l'œuvre lacanienne une interprétation phénoménologique qui tente d'envisager les difficultés spécifiques relatives à un réel, à un n'espace/temps de

l'âme-a-tiers, comme relevant de la considération philosophique d'un espace-temps phénoménologique archaïque, c'est ce que nous avons comme ambition de démontrer. Considération ouverte avec une grande acuité, pensons-nous, par Richir dans son œuvre à lui et qui ouvre à la question de savoir si une métaphysique phénoménologique fondamentale est possible aujourd'hui, métaphysique qui ne relève plus *ipso facto* de la théologie ou de la détermination du sens de dieu mais de ce que Jean-Luc Marion appelle la question de dieu ou ce que Richir nomme, de son côté, la transcendance absolue. Et que cette question apparaisse ici de manière particulière, spécifique et inédite, dans la théorie analytique lacanienne et puisse receler des éléments de quoi la traiter, c'est également ce que nous pensons et mettons en avant.

Cette question pointe de manière spécifiquement phénoménologique vers la question de ce que nous nommons 'ogkorythme', à savoir les problèmes que pose de l'espace/temps, mais de l'espace/temps non spatial et non temporel, qui néanmoins bouge, oscille, vibre, se meut et meut, ici chez Lacan pulse le sujet ; bref, c'est la question de cet oxymore non rhétorique d'un espace/temps non spatio-temporel qui anime également le cœur des interrogations les plus cruciales de la phénoménologie française contemporaine. La question corrélative étant celle de savoir si une phénoménologie est toujours possible, surtout si elle a l'ambition de devenir une métaphysique phénoménologique fondamentale c'est-à-dire de prendre au sérieux les champs de recherches relatifs à ce qui échappe aux déterminations spatio-temporelles symboliquement instituées en ouvrant à l'indétermination originaire, à du mouvement sans corps mobile ni trajectoire comme le dit Richir. C'est-à-dire, tenter de penser ce qui n'a plus aucune accroche autre que celle du mouvement de penser occupé avec lui-même dans une tensivité pure corrélative d'un double mouvement dont le contre mouvement n'est pas l'annulation du mouvement premier. Ce mouvement est immatériel, incorporel mais redevable du *Leib*, de la *Leiblichkeit* et même de la *Phantasieleiblichkeit*. Et c'est toute la question, la question d'arriver à penser un écart non spatial et un laps non temporel qui se trouvent logés au cœur de ce mouvement, mouvement de la pensée comme temporalisation en langage, du penser, de l'âme, du *Leib*, du soi. Mouvement que nous voyons se décliner de façon originale dans le Réel lacanien sous la forme d'un n'espace/temps de l'âme-a-tiers. Un n'espace/temps propre au sujet chez Lacan, une *réellisation de soi et du soi*, qui semble proche, somme toute, de celui du soi archaïque chez Richir. Ce soi profond qui se constitue, chez ce dernier, comme mouvement pur de soi à soi par une systole affective qui ne se referme ou se contracte que parce qu'ayant été au contact mais au contact en et par écart non spatial et non temporel avec la transcendance absolue qui elle-même en fuite infinie ne s'est pas refermée mais à importer cette énigme au cœur même de l'affectivité du soi ainsi constitué, systole affective 'immédiatement', mais hors espace et temps, corrélative d'une diastole schématique chargée de cette pulsation fondamentale du soi avec la transcendance absolue en schématisant en langage l'énigme rencontrée, c'est l'ipséité du sens se faisant après le sens de l'ipséité, c'est-à-dire l'énigme de la question du sens qui ne se referme ni ne s'est refermée sans pour autant être ou avoir été ouverte auparavant. Ce qui est nouveau dans cette métaphysique phénoménologique fondamentale, c'est le statut de cette transcendance absolue comme nécessité architectonique ne relevant d'aucune onto-théologie, d'aucune entité de quelque nature que ce soit, d'aucun substrat ou *hypokeimenon* quelconque. *Mutatis mutandis*, comme l'inconscient, le Symbolique et le Réel lacaniens qui n'existent que par la nécessité tout aussi architectonique du

trou dont ils sont faits, trou transcendantal *transréel* qui marque de son dynamisme la possibilité d'une écriture, celle d'un signifiant nouveau, signe d'une nouvelle vie se faisant à chaque fois qu'un sujet s'y glisse et y tourne sa vie ainsi ouverte à sa création, à sa *réellisation*.

C'est dans ce cadre que j'essaie de comprendre les conséquences de la refonte du *chôrismos* platonicien et de la *metaphysica specialis* kantienne dans le réaménagement et la refondation richirienne des trois grandes questions de la dialectique transcendantale, à savoir les résidus phénoménologiques de l'âme, du monde et de dieu. Le résidu phénoménologique de dieu dans la transcendance absolue, le résidu phénoménologique du monde dans la transcendance physico-cosmique et le résidu phénoménologique de l'âme – de l'âme-a-tiers – dans la non coïncidence, la non adhérence à notre expérience, et dont le champ des questions psychanalytiques constituent un terrain très fertile et fécond. En particulier, la question du réel chez Lacan pointe vers cette phénoménologie et cette anthropologie phénoménologique toutes spécifiques.

D'autant plus que ces difficultés réapparaissent également chez Michel Henry avec la Vie et l'Archi-chair originaire, chez Jean-Luc Marion avec les phénomènes saturés et la donation pure, chez Henri Maldiney avec le rythme et la transpassibilité dans une esthétique phénoménologique, mais déjà la question se pose chez Merleau-Ponty avec les problèmes liés à la non visibilité foncière et la capacité ontologique, et déjà également, c'était la difficulté qu'avait rencontrée Heidegger avec la phénoménologie de l'inapparent. C'est le désir de l'invisible chez Levinas qui devient chez Richir ce qu'il appelle une nouvelle version de l'invisible, de l'immatérialité et de l'incorporel mais cependant *leiblich* de ce à quoi nous avons affaire en phénoménologie, et c'est toute la difficulté. C'est également la problématique du phénomène originaire tant chez Max Loreau que chez Alexander Schnell.

Dans notre langage, cela devient la question de ce que nous appelons l'hyper et ultra-phénoménologie qui tente de penser ensemble les difficultés rencontrées dans une hyperesthétique transcendantale qui fait une large part aux questions relatives au non espace/temps transcendantal constitutif du transcendantal par ses mouvements non spatiaux et non temporels. C'est dans ce cadre que notre élément ogkorythmique fondamental, compris comme masse pulsative et pulsatile en même temps que rythme volumique non spatiaux et non temporels, revient comme pierre de touche transversale au sein même de toutes les problématiques envisagées, et tout aussi bien dans celles relatives à ce que je nomme la concrétude inversée où du phénomène – ici chez Lacan du *grand R* d'un n'espace/temps de l'âme-à-tiers in-symbolisable et non-spécularisable – ne peut être envisagé qu'à partir de l'irreprésentabilité, de la non positionalité, de la non intentionalité, de l'indéfinissabilité, de l'indéterminabilité, de l'infigurabilité, de l'incommensurabilité, de l'impossibilité, de l'impensabilité et de l'incompréhensibilité.

L'ambition étant la tentative d'approcher cette mobilité ogkorythmique de façon intrinsèque dans des déclinaisons propres susceptibles de comprendre plus avant ses mouvements non spatiaux et non temporels. Lacan phénoménologue nous semble à même de pouvoir nous y aider lorsqu'il invoque, tout au long de son œuvre, la question du Réel et dont un n'espace/temps de l'âme-a-tiers constitue le cœur philosophique avec toute ses caractéristiques que nous avons montrées à l'œuvre.

En conclusion encore, reprenons ce que Charles Melman écrit dans son ouvrage intitulé *L'Homme sans gravité*, qui reprend cette véritable « subversion » qu'introduit Lacan « dans le réel » (XVI 229) : le « fondement c'est le Réel.

Et c'est même ce Réel qui manque aujourd'hui, qui fait défaut à nos jeunes. Où est le réel ? La réalité, ils ne la connaissent que trop, mais où est le Réel, y en a-t-il un ? » (*L'Homme sans gravité* 198). « Ce qui est neuf, c'est que le trait identitaire n'a plus pour référent une langue, un ancêtre, un idéal – toutes identités qui s'organisaient à partir du 'trou' creusé par la perte de l'objet, autrement dit, à partir d'un Réel – mais celui emprunté à la présence désormais accessible de l'objet de jouissance » (*L'Homme sans gravité* 225).

Bibliographie

Pour les textes de Jacques Lacan, nous renvoyons à la liste des ouvrages publiés ('L'œuvre écrit', 'Le Séminaire de Jacques Lacan' et 'Paradoxes de Lacan'), liste reprise dans le dernier volume paru du Séminaire, *Livre XIX ... ou pire 1971-1972*, aux Editions du Seuil, Champ Freudien, collection dirigée par Jacques-Alain et Judith Miller, Paris, 2011.

Pour ce qui est des Séminaires non publiés, nous renvoyons au site internet www.gaogoa.free.fr. Ce dernier fournit également de nombreuses références bibliographiques ainsi que de précieuses informations sur le monde lacanien.

Quelques ouvrages utiles :

Cochet Alain, *Nodologie lacanienne*, Paris, l'Harmattan, coll. Etudes psychanalytiques, 2002.

Cordié Anny, *Malaise chez les enseignants – L'éducation confrontée à la psychanalyse*, Paris, Seuil, Champ Freudien, 2000.

de Sauverzac Jean-François, *Le désir sans foi ni loi – Lecture de Lacan*, Paris, Aubier, 2000.

Ecole freudienne, Essai collectif, *Ethique du désir – Une lecture du Séminaire de Lacan L'éthique de la psychanalyse*, De Boeck Université, Oxalis, 1999.

Lemoine-Luccioni Eugénie, *L'entrée dans le temps – Essais psychanalytiques*, Lausanne, Payot, 2001.

Major René, *Lacan avec Derrida*, Paris, Champ Flammarion 487, 2001.

Maleval Jean-Claude, *La forclusion du Nom-du-Père – Le concept et sa clinique*, Paris, Seuil Champ Freudien, 2000.

Melman Charles, *L'Homme sans gravité*, Paris, Folio essais 453, Denoël, 2005.

Nasio J.-D., *Introduction à la topologie de Lacan*, Paris, PBP n°737, 2010.

Rey Pierre, *Une saison chez Lacan*, Paris, Points Actuels A97, Robert Laffont, 1989.

Roustant François, *Lacan – de l'équivoque à l'impasse*, Paris, Minuit, 1986.

Safouan Moustafa, *Qu'est-ce que le structuralisme ? Le structuralisme en psychanalyse*, Paris, Points 47, Seuil, 1968.

- *Lacaniana – Le Séminaire de Jacques Lacan 1953-1963*, Paris, Fayard, 2001.

Supper Charley, *Naissance de la notion de Réel chez Jacques Lacan*.

Table analytique des matières

Synthèse problématique de la question du réel chez Lacan en cinq axes principaux

1. Une philosophie du réel
2. Une phénoménologie du réel
3. Un transcendantalisme du réel
4. Le transréel, une nouvelle esthétique phénoménologique transcendantale
5. La refondation lacanienne de la psychanalyse freudienne et de la psychiatrie classique

Le Réel, l'ombilic de Lacan

Le rapport négatif de Lacan à la philosophie

Le Réel qu'il n'y a pas de rapport sexuel

Le Réel : Un n'espace/temps de l'âme-a-tiers

RSI : le 'récit' réel des névroses, des perversions et des psychoses

Désir, symptôme, inconscient, jouissance ou les variations du Réel

Nécessité de l'impossible : l'invention et l'écriture du Réel

Freud et la réalité psychique : l'instinct et le modèle animal

Le grand S barré

L'objet petit *a*

Le grand A barré

La topologie du Réel

Le Réel et la théorie des fondements de l'arithmétique

L'amour : une conséquence du trou du Réel

Le *grand R* : élément total transversal

Le *transréel* : une nouvelle esthétique phénoménologique transcendantale

Le trou transcendantal du Réel : « le savoir du Réel n'est défini que si nous sommes capables de l'inventer »

Réellisation